

Histoire sainte et hérésie chez saint Épiphane de Salamine : d'après le tome I du Panarion

Autor(en): **Fraenkel, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **12 (1962)**

Heft 3

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380779>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HISTOIRE SAINTE ET HÉRÉSIE CHEZ SAINT ÉPIPHANE DE SALAMINE

D'APRÈS LE TOME I DU *PANARION*

I. INTRODUCTION

Le sujet que nous voulons aborder ici se présente à nous comme un terrain pratiquement inexploré. Certes, les historiens ont souvent exploité le *Panarion*, cette « Pharmacie contre les hérésies », comme une carrière dont ils ont tiré des renseignements précieux sur les diverses tendances de l'histoire chrétienne des premiers siècles. Par son habitude de citer ses sources *in extenso*, Epiphane nous a transmis de nombreux textes qui ne nous seraient sans doute pas parvenus autrement, puisqu'ils émanaient de milieux qui étaient fort suspects aux yeux de l'Eglise officielle du IV^e siècle. Pour n'en donner qu'un seul exemple, c'est au *Panarion* que nous devons ce document précieux entre tous pour notre connaissance de la Gnose du II^e siècle, l'*Épître de Ptolémée à Flore*¹.

On s'est également attaché à rechercher les sources de notre livre, parmi lesquelles figure saint Irénée avec son *Adversus Haereses*. On sait aussi qu'Epiphane combattit l'influence d'Origène et qu'il soutint cette lutte — à laquelle nous reviendrons — durant toute sa vie. A sa mort, en 403, il revenait précisément de Constantinople, où il s'était rendu afin d'obtenir, mais en vain, que Jean Chrysostome prît des mesures disciplinaires contre des moines origénistes de Nitrie, que Théophile d'Alexandrie avait expulsés d'Egypte et qui avaient trouvé refuge auprès du patriarche de la ville impériale².

On connaît également le zèle puritain qu'Epiphane mit à combattre les images, son désir de voir les églises badigeonnées à la chaux, de voir les rideaux peints découpés pour en faire des linceuls aux

¹ Voir *Haer.* 33, 3 ss. ; GCS 25/40 ss. ; cf. *e. g.* l'introduction de HARNACK in *Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen*, N° 9, Bonn, 1904.

² Voir BONWETSCH in RE³, s. n. esp. p. 420 ; bibliographie dans ALTANER, *Patrologie*, 5^e éd., p. 281 ss. ; QUASTEN, *Patrology*, t. 3, p. 388. Cf. KARL HOLL : *Die Zeitfolge des ersten orig. Streites*, in *Sitzungsber. d. Berliner Akad. d. Wiss.*, 1916, = *Ges. Aufsätze zur Kirchengeschichte*, II, 310-350.

pauvres et remplacés par des tentures unies — ce qu'il fit faire parfois à ses propres frais ¹.

Mais on ne s'est guère demandé à quoi Epiphane attribuait l'origine des erreurs qu'il poursuivait avec tant de zèle, ni comment il concevait les rapports entre la foi proclamée à Nicée — qui pour lui était l'unique vraie foi en le Christ — et les hérésies dont il dressa l'inventaire dans son *Panarion*. Or, c'est précisément cela que nous nous proposons de faire très brièvement ici. Le devoir de l'historien de la théologie n'est-il pas de faciliter à la théologie actuelle le dialogue avec ses devancières sur tel ou tel sujet toujours actuel. Il s'agit en l'occurrence de distinguer entre ce que nous trouvons acceptable et ce que nous devons rejeter. Tout système de pensée doit établir cette distinction et la théologie actuelle, comme l'ancienne, n'échappe pas à cette nécessité. Cependant, la manière de s'y prendre peut différer considérablement. Ainsi la notion même d'hérésie est liée, chez Epiphane, à toute une philosophie de l'histoire universelle qui ne saurait être la nôtre. Mais la tâche de l'historien de la théologie n'est-elle pas précisément de cerner ces différences et de montrer en même temps les ressemblances, afin de ne pas proposer à nos contemporains des notions périmées, sans pour autant laisser se rompre le contact, le dialogue, avec l'œuvre théologique accomplie à travers les siècles ? Rompre ce dialogue, ce serait s'excommunier soi-même, en se séparant sans raison valable de l'histoire chrétienne ; ce serait aussi se mettre dans le cas de ne plus nous comprendre nous-mêmes, car nous sommes héritiers de la foi des anciens conciles et de toute une tradition d'exclusivité et d'absolutisme théologique — tradition antisynchrétique — qui en fait partie. L'origine et l'histoire de cette tradition doivent nous intéresser autant, je crois, que celles, parfois plus réjouissantes, certes, de la tradition de tolérance, dont nous sommes également héritiers ².

II. LA RENOMMÉE D'EPIPHANE

Est-ce à la mauvaise renommée dont Epiphane a presque toujours joui qu'il faut attribuer le peu d'attention accordée jusqu'ici à ses idées ? Et pourtant, que deviendrions-nous si nous ne connaissions que les idées des théologiens à la mode ? Pourtant Epiphane connut une certaine vogue à un moment donné. Jérôme, qui avait traduit certaines de ses lettres, dit dans son *De viris illustribus* que le *Panarion*

¹ Voir BONWETSCH, *loc. cit.* ; cf. Lettre d'Epiphane à Jean de Jérusalem, trad. latine de Jérôme, MPL, 22/517 ss.

² Ni les dernières éditions des lexiques théologiques, ni les volumes de la *Bibliographia Patristica* parus à ce jour (t. I-V) ne mentionnent des ouvrages sur l'hérésiologie d'Epiphane. K. HOLL : *Die Schriften des Epiphanius gegen die Bilderverehrung*, Sitzungsber. 1916, = *Gesamm. Aufsätze*, II, 351-387.

et les autres ouvrages d'Epiphane sont lus et relus par les érudits pour les informations qu'elles contiennent, et par le grand public même pour le style — « ab eruditibus propter res, a simplicioribus propter verba quoque lectitantur »¹.

Saint Augustin a aussi utilisé pour son *De haeresibus ad Quodvultdeum* (son successeur) un abrégé du *Panarion*, dont il croyait (à tort) qu'il était l'œuvre d'Epiphane lui-même².

La *Chronique Pascale*, cette immense compilation du VII^e siècle, nous a cependant conservé un passage d'une lettre, par ailleurs perdue, de saint Athanase à Epiphane, où Athanase, qui n'a rien d'un apôtre de la tolérance, reproche à notre auteur de s'être montré trop combatif dans la querelle pascalle : « O puisses-tu te réjouir avec nous — écrit-il — comme tu as combattu avec nous. Cesse donc de faire des reproches à tout le monde et prie plutôt pour que l'Eglise puisse jouir d'une paix durable et que cessent les hérésies... »³

Plus près de nous, le réformateur Mélanchthon écrit en novembre 1529 à son ami Camerarius qu'un autre ami, Lang, lui avait donné un manuscrit grec du *Panarion* lors de son passage à Erfurt, et qu'il se proposait d'en tirer un choix de textes. (Notons au passage que ce fut d'après ce manuscrit qu'Oporin imprima à Bâle en 1544 la première édition.) Cependant, dans une lettre ultérieure à Camerarius, Mélanchthon formule un jugement plus critique sur Epiphane : les informations historiques que fournit cet auteur sont d'importance, mais sa théologie est beaucoup moins défendable ; elle semble même « omnino languidior », les histoires elles-mêmes sont « negligenter perscriptae »⁴.

Cette double condamnation n'allait pas rester sans écho : manque de jugement théologique, présentation confuse : voilà ce qu'on reproche à Epiphane encore de nos jours, en y ajoutant par-dessus le marché quelques remarques, sans doute très justes, sur son fanatisme. Ainsi font nos patrologies courantes ; et Pierre de Labriolle a pu écrire dans *l'Histoire de l'Eglise* de Fliche et Martin : « A qui douterait encore que l'érudition la plus étendue puisse s'allier dans le même esprit avec une réelle médiocrité d'intelligence et les partis-pris les plus entêtés, on pourrait présenter Epiphane comme un spécimen assez réussi de ce déplaisant amalgame. »⁵

Cependant, avant d'aborder notre sujet, disons encore quelques mots de notre auteur pour marquer la place que le *Panarion* occupe dans sa vie et le situer dans l'histoire de l'Eglise au IV^e siècle.

¹ *Op. cit.*, CXIV, éd. Teubner, p. 60.

² MPL 42/21 ss. ; cf. QUASTEN, p. 388.

³ MPG 26/1257 s.

⁴ CR I/1110 et 1112. Cf. MPG 41/IV.

⁵ *Op. cit.*, t. IV, p. 33 ; voir aussi ALTANER, p. 272. QUASTEN, t. III, p. 385 ; cf. effectivement *Haer.* 14 : 2, GCS 25/207 s.

III. VIE D'EPIPHANE ET COMPOSITION DU « PANARION »

Epiphane naquit près d'Eleutheropolis en Palestine en 315, l'année même où Constantin, victorieux et plus ou moins converti, se fit ériger par le Sénat de Rome cet arc de triomphe qui célèbre non seulement l'Empereur, mais aussi cet « *instinctus divinitatis* » qui lui avait assuré la victoire ¹.

Il appartient donc à la première génération qui vécut dans un empire quelque peu christianisé, dans une Eglise impériale et romaine. Il reçut sa formation chez des cénobites d'Egypte. Comme pour Athanase, Jérôme, et tant de leurs contemporains, la vocation monastique s'allie chez lui à une orthodoxie sans faille. Certainement, il ne fut jamais tenté de dévier le moins du monde de la foi proclamée à Nicée. Pendant les pires moments du règne de Constance, il resta un partisan intrépide d'Athanase ².

En 335, il fonda à Eleutheropolis un monastère dont il resta l'abbé pendant trente ans. Il jouissait d'une réputation d'érudit : Jérôme nous rapporte qu'il parlait cinq langues : le grec, le copte, le syriaque, l'hébreu et — chose rare chez un Oriental — le latin ³.

Il avait plus de cinquante ans lorsqu'en 367 il devint métropolite de Chypre. Son siège devint rapidement, comme plus tard celui d'Augustin à Hippône, un centre d'informations théologiques auquel s'adressaient individus et communautés en quête d'instruction. C'est ainsi qu'il composa en 374 son premier grand ouvrage, 'Ο Ἀγκυρωτός, pour une Eglise de Pamphylie qui avait demandé une défense contre les Pneumatomaques. Dans ce livre, il rangeait déjà Origène parmi les hérésiarques, tout en expliquant la foi sur la base d'un credo qui est une des sources de celui de Constantinople, 381. ⁴

Rappelons qu'Origène jouissait alors d'une réputation immense de confesseur et de penseur chrétien. Si cinquante ans après sa mort il se dessina une école anti-origéniste, qui se mit en devoir de combattre surtout son platonisme, bon nombre de théologiens le défendaient, et non les moindres. Ainsi, en 358, Basile et Grégoire de Nazianze avaient composé une anthologie origénienne, la *Philocalie*. On peut dire que ce fut Epiphane qui transforma ces débats de théologiens en lutte contre l'hérésie et qui entraîna Jérôme, ancien admirateur d'Origène, dans cette lutte ⁵.

¹ KIRCH : *Ench. font. hist. eccl. ant.*, Nr. 391 ; cf. DOERRIES : *Konstantin der Grosse*, p. 30. — Pour la suite, cf. RE³ s. n. ; QUASTEN, t. III, p. 384 ss. ; *Hist. de l'Eglise* (FLICHE et MARTIN), t. III, p. 452, et t. IV, p. 33 ss.

² Voir LIETZMANN : *Gesch. d. alten Kirche*, vol. IV, p. 143, sur l'orthodoxie et le monachisme.

³ *Contra Rufinum*, livre III, MPL 23/483.

⁴ Cf. DENZINGER : *Ench. Symb.*, § 13.

⁵ EUSÈBE : H. E. VI, 39, éd. Lœb, vol. 2, p. 24 ; QUASTEN, t. III, p. 205.

Il commença son *Panarion* peu après et le termina en 377. Cet écrit, lui aussi, répondait à une demande d'information, venue de deux moines, Akakios et Paul, qui lui avaient écrit : « ... le Sauveur t'a suscité comme un nouvel apôtre pour notre génération, comme un nouveau Jean-Baptiste pour nous prêcher ce qu'il faut croire et nous montrer le chemin à suivre. »¹

Notre livre est donc le fruit d'un long travail préparatoire, l'aboutissement d'une carrière de champion de l'orthodoxie. Mais il est peut-être permis d'y voir aussi une préparation à l'action directe. En effet, quinze ans plus tard, en 393, Epiphane se rendit personnellement à Jérusalem, où il prêcha dans l'église du Saint-Sépulcre contre l'origénisme en général, et plus particulièrement contre l'évêque Jean de Jérusalem, un des chefs de la chrétienté. Epiphane ordonna presbytre Paulin, frère de Jérôme, dans le diocèse même de Jean, où il n'avait que faire. De plus, Jérôme traduisit la lettre explicative d'Epiphane à Jean en son rude style latin, en y supprimant les phrases polies du grec. Rien de tout cela n'était propre à apaiser les esprits. Par son voyage, Epiphane obtint pourtant un résultat : celui de faire condamner l'origénisme en 400 par le Synode d'Egypte, que présidait Théophile, autre allié d'Epiphane. Néanmoins, il constitue déjà une sorte de présage de cet autre voyage qu'Epiphane fit à Constantinople et qui allait marquer la fin de sa carrière.

IV. STRUCTURE LITTÉRAIRE DU « PANARION », T. I

Le tome I du *Panarion* se compose de la description des vingt hérésies préchrétiennes et de l'incarnation du Christ. Un quart des quatre-vingts hérésies que traite le *Panarion* se trouve donc situé dans la préhistoire du christianisme. Quant à ce dernier, il en est question deux fois dans ce livre, une fois à la fin de notre tome I et une fois à la fin de l'ensemble de l'ouvrage, sous forme d'un résumé de la foi. Mais il est aussi présent dès la création du monde. Voici ce qu'en dit Epiphane : « En commençant à parler de la foi et de l'incroyance, de la bonne croyance et de la mauvaise... je rappellerai le début de la création du monde et les âges suivants... non d'après mes propres idées, mais en suivant la révélation que Dieu nous a faite par les prophètes. » Ailleurs aussi, Epiphane nous dit que l'Eglise et la foi sont de tous les âges, tout comme les hérésies qui existent depuis la création. Les deux vont ainsi de pair à travers toute l'histoire sainte².

Du reste, le tome I s'ordonne selon une conception historique qui est en même temps un morceau d'exégèse biblique : le christianisme

¹ GCS 25/154.

² *Prooimion*, 2^e, 1, GCS 25/169 ; cf. *Lettre-préface*, *ibid.*, p. 155, et *Prooimion*, 2^e, *ibid.*, p. 170.

est précédé de quatre ou cinq grands mouvements ou états religieux de l'humanité. D'Adam à Noé, c'est le « barbarisme » ; de Noé jusqu'à la tour de Babel et un peu au-delà c'est le « scythisme » ; de là jusqu'à Abraham c'est l'« hellénisme » et depuis lors le judaïsme ¹.

Cette liste des proto-hérésies, Epiphane la tire de Col. 3 : 11, qu'il cite à plusieurs reprises : « Là où il y a la foi chrétienne, il n'y a ni Hellène, ni Juif... ni Barbare ni Scythe. » ²

Le *barbarisme* prit son essor après la chute d'Adam et le meurtre d'Abel, qui furent suivis d'autres crimes. Pourtant, à cette époque, il n'y avait pas d'hérésies, c'est-à-dire de sectes, mais un seul peuple ; et l'on ne pratiquait pas l'idolâtrie, bien que chacun vécût à sa façon et sans loi ³.

Le *scythisme* lui ressemblait grosso modo. Les hommes possédaient la loi naturelle implantée en eux, sans avoir besoin de l'apprendre. Il n'existait encore aucune division ou hérésie. Par héritage d'Adam, on possédait la même foi que l'Eglise, y compris la foi trinitaire, qui se confond donc avec la loi naturelle. Il existait pourtant le bien et le mal, la piété — chrétienne — et l'impiété, c'est-à-dire l'infidélité envers la loi naturelle. C'est elle qui mena à la dispersion des peuples, à l'époque de la tour de Babel ⁴.

C'est chez les peuples issus de cette dispersion que sont nées la tyrannie, l'astrologie et surtout l'idolâtrie qui caractérisent l'hellénisme. L'*hellénisme* ne connut, au début, que les icones peintes, qui donnaient cependant déjà aux hommes l'occasion de pécher. (Ici se révèle notre puritain.) Tana, fils de Nachor, fit le premier des statues de terre cuite, pires encore que les icones. Les hommes avaient encore tous la même religion — ou irréligion — mais par la suite, après avoir adoré des démons et des morts dans leurs tombeaux, on en vint au panthéon grec et à la multiplication des religions, chacun adorant son idole préférée. Une erreur en engendra d'autres, ce qui donna l'historiographie grecque, les fables égyptiennes, la magie et toute une kyrielle d'abominations ⁵.

Quant au *judaïsme*, relevons pour l'instant seulement qu'avec tous les théologiens de son temps Epiphane est persuadé qu'Abraham, son initiateur, fut, tout comme Adam, un croyant au sens chrétien du mot. C'est la circoncision qui en fit un juif par la suite, en plus d'un chrétien ⁶.

¹ *Haer.* 8 : 3, GCS 25/187 s. ; cf. *Haer.* 4 : 1 s., *ibid.*, p. 179 et 183.

² *Anakeph.*, 1^{re}, paragr. 4, GCS 25/165 ; cf. *Haer.* 1, *ibid.*, p. 173.

³ *Anakeph.* de t. I, GCS 25/162 ; *Haer.* 1, *ibid.*, p. 172 s., en part. 1 : 9, p. 173.

⁴ *Haer.* 2, GCS 25/174 ss.

⁵ *Haer.* 3, GCS 25/176 ss.

⁶ *Haer.* 4 : 1, GCS 25/179.

V. LE PROBLÈME DES SAMARITAINS

A ce point, un problème se pose : que viennent faire dans ce système historique les *Samaritains* et comment expliquer le fait que le judaïsme soit traité à trois reprises dans le tome I ? Et pourquoi les Samaritains figurent-ils en cinquième position, après les Juifs et avant les différentes sectes mineures, dans l'Ἀνακεφαλαιώσις comme dans la lettre à Akakios et Paul ? ¹

Le Père Denis Pétau qui, en 1622, nous donna entre Oporin et Karl Holl la troisième des grandes éditions d'Epiphane, s'est déjà posé cette question ; il trouvait Epiphane bien confus ².

Pour ma part, je proposerais d'examiner la liste des hérésies traitées par Epiphane ; je serais enclin à croire qu'il est possible d'y discerner l'ordre que notre auteur a suivi et de comprendre la logique de cet arrangement. La voici disposée en tableau :

1. <i>Barbarisme</i>	2. <i>Scythisme</i>	3. <i>Hellénisme</i>	4. <i>Judaïsme</i>
		5. Stoïciens	14. Sadducéens
		6. Platoniciens	15. Docteurs de la
		7. Pythagoriciens	Loi
		8. Epicuriens	16. Pharisiens
		(Juifs)	17. Hémero-
			baptistes
			18. Nazaréens
			19. Osséens
			20. Hérodiens
		9. <i>Samaritains</i>	
		10. Esséniens	
		11. Sébouéens	
		12. Gorothéniens	
		13. Dosithéens (Juifs)	

Ce tableau est basé sur certaines observations. Nous venons de voir que, d'après Epiphane, les deux premiers états religieux de l'humanité ne produisirent point de sectes. Il n'en est pas de même des deux suivants, l'hellénisme et le judaïsme, auxquels Epiphane attribue respectivement quatre et sept sectes. Notre auteur décrit d'abord les quatre états religieux principaux puis les sectes grecques

¹ *Haer.* 4, GCS 25/179 ss. ; *Haer.* 8 : 2 ss. ; *ibid.*, p. 187 ss., et *Haers.* 14 ss., *ibid.*, p. 207 ss. Cf. *Anakeph.* de t. I, 9, *ibid.*, p. 116, et surtout *Lettre-préface*, 1 : 3, 2, *ibid.*, p. 157.

² Voir son Introduction dans MPG 41/154 et tables, *ibid.*

et les sectes juives. Entre elles, il place plusieurs sectes qui s'apparentent également à l'hellénisme et au judaïsme. En tête de ces sectes, Epiphane met les Samaritains. Ainsi apparaît le caractère singulier du samaritanisme qui, provenant par syncrétisme des deux hérésies-mères, se trouve lui-même être une hérésie-mère d'où naîtront d'autres scissions et erreurs. Voilà comment s'explique, à mon avis, la structure littéraire du premier tome du *Panarion*, et comment se justifie la triple mention des Juifs : Epiphane en parle d'abord dans le contexte des hérésies-mères, puis avant d'aborder le samaritanisme et une troisième fois lorsqu'il revient à lui pour en décrire les sectes.

En faveur de cette solution, citons trois arguments : 1^o Saint Epiphane numérote effectivement les Esséniens, Sébouéens, Gorothéniens et Dosithéens à partir du samaritanisme, non à la suite des autres hérésies-mères ¹.

2^o En revanche, il numérote le samaritanisme lui-même à la suite des hérésies-mères. D'ailleurs, il le traite d'une part de αἵρεσις ἀπὸ Ἑλληνισμοῦ, tout comme la doctrine d'Epicure, et d'autre part de Σαμαρειτικὴ αἵρεσις ἢ οὖσα ἐκ τοῦ Ἰουδαϊσμοῦ — et cela après avoir nommé les μητέρες καὶ πρωτοτύποι des premières quarante-six hérésies : barbarisme, scythisme, hellénisme, judaïsme et samaritanisme. Voilà aussi pourquoi on peut placer le samaritanisme soit parmi les hérésies-mères, soit parmi les hérésies dérivées ².

3^o Epiphane décrit en effet le samaritanisme comme une religion syncrétique. Il s'autorise pour ce faire de deux passages bibliques qu'il combine, II Rois 17 : 24 ss. et Esdras 4 : des sujets assyriens furent envoyés en Samarie à l'époque de l'Exil. Ils furent mangés par des lions. Pour enseigner la loi juive aux survivants, on expédia alors Esdras et d'autres Juifs babyloniens ; mais, « à cette époque l'unique religion d'Israël et les saintes écritures de la Loi tombèrent dans un peuple étranger. De cette façon aussi leur doctrine fut comprise de différentes façons. » La religion des Samaritains est donc un judaïsme syncrétique, mal compris ³.

VI. LES MÈRES DES HÉRÉSIES ET LEUR FILIATION

Ce fait ne doit pas seulement servir à expliquer la structure littéraire de notre livre, mais encore nous faire entrevoir une des grandes théories hérésiologiques d'Epiphane : la filiation des hérésies entre elles. Cette théorie repose sur trois éléments dont nous avons déjà

¹ *Haers.* 10-13, GCS 25/203 ss.

² *Haer.* 9, p. 197 ; cf. *Lettre-préface* 5, *ibid.*, p. 159, et *ibid.*, 9, p. 166.

³ *Haer.* 8 : 9, GCS 25/197, 9 : 2, *ibid.*, p. 198 s.

rencontré deux. Epiphane connaît d'une part les quatre ou cinq hérésies-mères — ces μητέρες καὶ πρωτοτύποι ... ἐξ ὧν πέντε αἱ ἄλλαι ἐφύησαν... ¹ ; d'autre part, il utilise l'idée des différents états religieux de l'histoire : parmi ces états, le barbarisme et le scythisme se distinguent par leur universalisme, car dans leur sein subsiste une religion naturelle chrétienne, tandis que les autres hérésies-mères produisent de nombreuses sectes. La troisième donnée est l'Écriture sainte : « Les Samaritains représentent le début des hérésies qui prennent naissance de l'écriture divine et cela après les hérésies helléniques qui sont sans écriture et sont nées de cette intelligence paralysée qui caractérise l'homme. » ²

Nous avons rencontré également quelques idées qui relèvent de cette théorie de la filiation des hérésies : le progrès dans l'idolâtrie, par exemple. Il y en a d'autres. Ainsi, Orphée aurait introduit en Grèce des mystères égyptiens et babyloniens, qui produisirent sur ce nouveau sol les sectes d'Epicure, de Zénon le Stoïcien, de Pythagore et de Platon, liées par leurs origines et unies dans l'erreur, en dépit des différences qui les séparent ³.

Ou encore, Epiphane nous avertit dans l'introduction de son livre qu'il traitera certaines hérésies très brièvement, d'autres en analysant plus précisément τὰς ρίζας τε καὶ διδάγματα, c'est-à-dire non seulement leur enseignement, mais aussi leurs origines ⁴.

Cette filiation s'étend jusqu'à l'époque chrétienne même. Par exemple, nous lisons que la secte juive des Osséens a donné naissance à la secte gnostique des Elkasaites, formée sous le règne de l'empereur Trajan ⁵.

Peut-être pouvons-nous en conclure que l'hérésiologie d'Epiphane comporte une véritable théorie biblique et historique de la pré-histoire des hérésies, et cela bien que les termes de αἵρεσις et σχίσμα décrivent chez lui, comme dans le Nouveau Testament et dans l'usage profane, un simple groupement ou une séparation de fait, sans aucune note de blâme. Tout comme l'empereur Constantin parle de αἵρεσις καθολικὴ et de même que Théodose bannit du palais les ennemis de la « catholica secta » ⁶, de même Epiphane, lui aussi, peut dire que l'hellénisme s'est par la suite décomposé en hérésies : ὕστερον εἰς αἱρέσεις κατέστη κατωτέρῳ τῷ χρόνῳ — comme si l'hellénisme même n'était pas pour lui une erreur. Il lui arrive aussi de souligner le fait

¹ *Anakeph.* de t. I, GCS 25/162.

² *Haer.* 9 : 1, 1, GCS 25/197.

³ *Haer.* 4 : 2, 7 s., GCS 25/182 s.

⁴ *Prooimion* 2^e, 2, GCS 25/170.

⁵ *Haer.* 19 : 1, GCS 25/218.

⁶ EUSÈBE : H. E., X, 5, 21, éd. Lœb, vol. 2, p. 456 ; *Histoire de l'Eglise* (FLICHE et MARTIN), t. IV, p. 16.

que deux sectes enseignent la même doctrine, de sorte que leur séparation paraît simplement sociologique ou numérique ¹.

Cette neutralité de la terminologie — frappante chez un hérésiologue successeur d'Irénée et de Tertullien, qui avaient déjà utilisé ces mots comme termes techniques pour dénoncer l'erreur — ne fait ressortir que plus clairement le caractère historique (ou pseudo-historique, si l'on veut) des théories d'Epiphane ².

VII. LES QUATRE-VINGTS SERPENTS ET L'ANTIDOTE

En observant cet usage neutre des termes techniques on pénétrera encore plus avant dans la pensée hérésiologique de notre auteur. Il nous déclare dans sa lettre-préface qu'on trouvera dans chaque tome « un certain nombre d'hérésies et de schismes » et que l'ensemble se chiffre à quatre-vingts ³.

En face de ces quatre-vingts se trouve l'unique foi chrétienne. C'est là une idée théologique très commune, que d'opposer la vérité unique aux erreurs innombrables. Rien d'étonnant à la retrouver, une fois de plus, dans la conclusion de la préface, comme dans d'autres passages. Ce qui est frappant, cependant, c'est qu'Epiphane insiste sur ces deux chiffres : un contre quatre-vingts ⁴.

Pourquoi ce chiffre plutôt qu'un autre ? Pour y arriver, Epiphane fait maintes acrobaties. Ne lui arrive-t-il pas de dire que deux hérésies sont identiques quant à leur enseignement ? Ne mentionne-t-il pas d'autre part quatre sectes des docteurs de la loi dont il ne fait pas état dans son énumération ? ⁵

On sait qu'Epiphane rapproche ce chiffre d'un passage du *Cantique des Cantiques* (6 : 8 s.) qui parle de « soixante reines, quatre-vingts concubines et des jeunes filles sans nombre... Mais unique est ma colombe, ma parfaite amie. » ⁶

Les concubines sont les hérésies, tandis que l'unique fiancée est l'Eglise, liée à son unique époux, le Christ. Ce rapprochement entre les hérésies et les concubines fait tout simplement ressortir le caractère illégitime des erreurs multiples, une seule et parfaite Eglise étant l'épouse du Christ. Mais Epiphane donne encore d'autres explications de ce chiffre. Notons d'abord qu'il mentionne les quatre-vingts héré-

¹ *Anakeph.* de t. I, 3, GCS 25/164 ; cf. DENIS PÉTAU dans MPG 41/154. Voir aussi *Haers.* II et 12, GCS 25/204 s.

² Cf. W. ELERT : *Abendmahl und Kirchengemeinschaft*, p. 90.

³ *Loc. cit.*, GCS 25/157.

⁴ *Ibid.*, p. 161 ; cf., par exemple, *Prooimion* 2^e, 2, GCS 25/170, et *loc. cit. infra*.

⁵ Voir, *supra*, *Haers.* II et 12 ; cf. *Haer.* 15 : 2, GCS 25/210. Cf. aussi DENIS PÉTAU dans MPG 41/153 s.

⁶ Voir QUASTEN, t. III, p. 388.

sies pour la première fois, dans l'*Ankyrotos*, où il donne ce nombre sans l'expliquer, insistant simplement sur le fait que vingt hérésies appartiennent à l'époque de l'Ancien Testament, tandis que soixante sont postérieures à l'Incarnation du Christ ¹.

Epiphane aurait-il calculé ce chiffre avant de le rapprocher du verset du *Cantique des Cantiques* ? Le fait est que ce rapprochement n'est pas sans lui créer quelques difficultés. Car si les quatre-vingts concubines sont des hérésies, comment faut-il comprendre les soixante reines et les jeunes filles sans nombre ? A plusieurs reprises, Epiphane explique que les soixante reines sont soixante générations d'hommes cependant que les jeunes filles représentent les philosophies et écoles de pensée qui existent dans le monde sans qu'il en fasse état dans son livre « puisqu'elles sont innombrables » ².

C'est dans la postface du *Panarion* qu'il faut aller chercher cette explication. Dans cette postface on traite de la foi chrétienne et accessoirement de ces philosophies foisonnantes dont « certaines sont louables et d'autres ne le sont pas » ³.

D'ailleurs, certains textes trahissent quelque flottement dans l'usage de ces comparaisons : dans le *De fide* lui-même, nous pouvons lire que : « Quatre-vingts concubines se trouvent mêlées aux soixante reines. Elles existaient... avant la foi, c'est-à-dire avant la fiancée elle-même, qui seule est une vierge sans tache, une colombe... L'Eglise est née d'une seule foi... Celles qui vinrent avant et après ont été appelées concubines : elles ne sont pas complètement étrangères à l'alliance ni à l'héritage ; cependant, elles n'ont pas reçu de dot de la part du « logos »... et ne lui appartiennent que grâce à la conscience. » ⁴

Dans ce même chapitre, Epiphane parle également de l'hérésie arienne et de l'anabaptisme en les rangeant parmi les jeunes filles sans nombre. Les νεανίδες pourraient donc être aussi des hérésies, tandis que les concubines ne seraient pas entièrement étrangères à la foi ⁵.

En somme, la ligne de démarcation entre les deux catégories nous paraît trop floue pour que l'allusion aux quatre-vingts concubines puisse à elle seule expliquer ce chiffre d'une manière entièrement satisfaisante. Cette impression est renforcée par un autre passage où il est dit que les concubines (qui sont des esclaves et ne sont point

¹ *Op. cit.*, 12 : 7 s., GCS 25/20 s. ; cf. aussi 13 : 1, *ibid.*, p. 21.

² *Panarion*, *De fide* 9 : 1, GCS 37/504 ; cf. *ibid.*, *infra*, p. 504 ss. ; 12 : 2, p. 512 et 12 : 4, *ibid.*, *infra* ; 13 : 12, p. 513 ; 21 : 1, p. 521. Pour les générations, voir aussi 5 : 1 s., p. 500 s.

³ *De fide* 9 : 1, *loc. cit. supra*.

⁴ *Loc. cit.*, 5 : 6, GCS 37/501.

⁵ *Loc. cit.*, 13 : 2 ss., en particulier 13 : 6-10, GCS 37/513 ss.

honorables comme la femme libre, l'unique épouse, bien qu'elles aussi appartiennent à l'homme) sont les quatre-vingts hérésies. Cependant, Epiphane poursuit : « Que personne ne s'étonne que d'un endroit à l'autre on ne leur donne pas le même nom. Qu'on se rappelle plutôt que souvent une hérésie se scinde en plusieurs parties dont chacune porte un nom différent (ὅτι πολλάκις καθ' ἑαυτὴν πάλιν ἐκάστη αἵρεσις σχίσασα εἰς πολλὰ μέρη καὶ ὀνόματα διέστη). » Ensuite, Epiphane oppose les quatre-vingts hérésies à l'unique colombe, l'Eglise et la vraie foi, qui sont éternelles. « Nous la louons à nouveau dans nos cantiques maintenant... après toutes ces hérésies, c'est-à-dire après les concubines... Le *logos* lui-même les a comptées ainsi dans le Cantique des Cantiques disant : soixante reines, quatre-vingts concubines et des jeunes filles sans nombre. » Par la suite, Epiphane reprend le thème de la concubine d'après Galates 4 et semble oublier le Cantique des Cantiques. Nous voyons une fois de plus que dans le *De fide* la distinction entre reines, concubines et filles n'est pas nette, qu'il peut y avoir plus d'hérésies que quatre-vingts, et que plusieurs thèmes s'enchevêtrent dans un seul passage ¹.

Que dire alors de ce chapitre du tome III sur l'hérésie de Colorbasus où nous lisons que dans le Cantique des Cantiques la vraie Eglise est appelée colombe à cause de sa bonté et de sa pureté. « Celles qui n'appartiennent pas (au Christ) mais qui usurpent son nom, il les appelle concubines et reines, parce qu'elles se donnent un nom royal, celui du Christ. Mais s'il y a quatre-vingts concubines, qui sont les hérésies, puis des jeunes filles sans nombre, il dit : « ... une seule est ma colombe... » Cette épouse et cette colombe tranquille n'a ni poison, ni dents pour mordre, ni griffes (μήτε ἰὸν ἔχουσα μήτε μυλοστόμιδας μήτε κέντρα) comme tous ces êtres semblables aux reptiles, qui crachent du venin, et dont l'ambition est de faire du mal au monde et de violenter ceux qui leur obéissent. » Et pour conclure, Epiphane parle « d'écraser ce qu'on peut appeler une araignée venimeuse, un serpent à quatre mâchoires » et de « couper et d'arracher en un instant la tête du serpent bicéphale qui peut ramper dans les deux sens » ².

Notre auteur a donc oublié une fois de plus sa distinction entre reines, concubines et jeunes filles, ce qui explique mal le chiffre de quatre-vingts. Bien plus, il transforme son image : les femmes qui font concurrence à l'unique épouse, c'est-à-dire les hérésies, deviennent des bêtes féroces et dangereuses, surtout des serpents venimeux, en opposition avec la colombe pure et inoffensive.

¹ *De fide* 6 : 4 - 7 : 7, GCS 37/502 s.

² *Haer.* 3 : 5-9, GCS 31/43 s.

Nous pouvons maintenant revenir au tome I et examiner l'autre explication des quatre-vingts hérésies, qui s'apparente à la précédente. Voici ce qu'Epiphane dit dans la préface de son ouvrage : « Nous nous proposons de vous faire connaître les noms des hérésies et leurs activités impies, pour que vous sachiez qu'elles sont des serpents venimeux et dangereux (ὥσπερ ἰούς καὶ δηλητήρια ὄντα). En même temps, nous voulons vous préparer l'antidote pour guérir ceux qui ont été mordus et pour protéger ceux qui seraient en danger de tomber parmi eux... Nous écrivons... cette *Pharmacie* (Πανάριον) ou *Boîte à remèdes* pour ceux qui ont été mordus par les bêtes féroces... Elle comprend quatre-vingts hérésies, qui sont les symboles mystérieux (αἰνίγματα) des bêtes féroces ou des serpents. »¹

Nous n'avons pas pu retrouver la tradition à laquelle Epiphane fait peut-être allusion, qui voulait qu'il y ait quatre-vingts espèces d'animaux nuisibles ou de serpents venimeux. Il ne paraît pas non plus que les exégètes antérieurs ou même postérieurs aient expliqué le passage du *Cantique des Cantiques* comme faisant allusion à des animaux nocifs².

Mais il reste acquis qu'Epiphane ne veut pas seulement écarter les quatre-vingts hérésies (ce que suggère la comparaison avec les concubines), mais surtout guérir ceux qui en ont été atteints (ce qui est le sens de l'image des serpents). Voilà en l'occurrence la fonction particulière de l'idée de la foi unique, antidote unique. Epiphane explique d'ailleurs qu'après avoir décrit les quatre-vingts hérésies, il parlera du « fondement unique de la vérité » donné par le Christ dans l'Eglise. C'est encore dans le même sens qu'il interprète le commandement missionnaire dans Mtt. 28. Il signifie entre autres qu'il faut conduire les hommes ἀπὸ αἱρέσεων εἰς μίαν ἑνοτητα en les munissant du sceau trinitaire du baptême³.

Nous trouvons d'ailleurs ce thème de l'hérésie-serpent et de l'hérésie-venin, suggéré peut-être par le récit de la chute d'Adam et par certains Psaumes, chez les amis d'Epiphane, surtout chez Jérôme, qui le reprend dans plusieurs lettres, ainsi que, sous une autre forme, chez Théophile d'Alexandrie⁴.

Mais surtout, Epiphane lui-même reprend à plusieurs reprises ce thème d'empoisonnement et de guérison, par exemple lorsqu'il se

¹ *Loc. cit.*, GCS 25/155.

² Voir ORIGÈNE, MPG 17/277 ; THÉODORET, MPG 81/172 s.

³ Préface, GCS 25/155 ; *Christianisme*, 3, 5, *ibid.*, p. 231. Cf. *De fide*, 19 : 1, GCS 37/520.

⁴ JÉRÔME : *Ep. LXXXVIII ad Theophilum*, MPL 22/755 ; *Ep. ad Eustochium*, *ibid.*, col. 902, se référant à Ps. 67 : 31 et 73 : 19 ; *Ep. CXXIV ad Avitum*, *ibid.*, col. 1072 ; *Ep. CXXXIII ad Ctesiphontem*, *ibid.*, col. 1148 ; THÉOPHILE : *Lettre pascalie de 402*, trad. latine de Jérôme, *ibid.*, col. 807.

compare aux auteurs scientifiques qui décrivent les animaux sauvages, les reptiles, les racines et bois médicinaux. Comme eux, il veut décrire les hérésies de telle façon que ceux qui ont été empoisonnés trouvent dans son livre les racines et les herbes aux vertus curatives ¹.

VIII. LA FOI CHRÉTIENNE À TRAVERS L'HISTOIRE DES HÉRÉSIES ANCIENNES

1^o *La foi antérieure aux hérésies*

Comme nous avons vu, la foi et l'hérésie vont de pair à travers l'histoire sainte. Cela n'empêche pas Epiphane, comme ses prédécesseurs, de croire que la foi chrétienne est antérieure aux hérésies. Déjà Irénée et Tertullien avaient utilisé cette idée dans leurs ouvrages antihérétiques. Ils l'appliquaient à l'apostolicité de la foi, qu'ils opposaient au caractère secondaire, apocryphe et illégitime des erreurs, gnostiques et autres. La règle de Tertullien : « *Primum est quod verum, secundarium vero quod falsum* » devait connaître un grand succès dans les controverses et nos Réformateurs n'ont pas manqué de la citer contre leurs adversaires. Epiphane, lui, l'applique sans hésiter aux protoplastes : « Le début de tout — écrit-il — est la sainte Eglise universelle... car Adam fut créé non pas circoncis, mais incirconcis... non pas idolâtre, mais connaissant Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, car il fut prophète. » ²

C'est encore ici qu'apparaît Col. 3 : 11, car pour Epiphane la *καὶνή κτίσις* que ce verset oppose aux Barbares, Scythes, Hellènes et Juifs, est celle de l'origine du monde, avant la chute, lorsque Adam était encore parfaitement bon ³.

C'est encore au même ordre d'idées que se rattachent certaines conceptions que nous connaissons déjà, comme celle de la filiation des hérésies entre elles et de la progression dans l'erreur à travers l'histoire sainte ⁴.

Sans aller trop au-delà de nos textes, on peut peut-être en conclure qu'en combattant les hérésies Epiphane croyait défendre non seulement une religion, la meilleure ou la seule valable, mais toute l'œuvre de Dieu, telle que le Créateur l'avait voulue et donnée. En

¹ *Prooimion* 2^o, 3, GCS 25/171 ; cf. en particulier *Haer.* 19 : 6, 4, *ibid.*, p. 224.

² *Haer.* 2 : 4 s., GCS 25/174 s. Pour Irénée et Tertullien, cf. par exemple B. HÄGGLUND : *Die Bedeutung der regula fidei*, in *Studia Theologica*, XII, 1, 1958, p. 4 s., 16 s., 25 ss.

³ *Haer.* 8 : 3, 3, GCS 25/188, cf. *Haer.* 1 : 1, *ibid.*, p. 172.

⁴ Voir *supra* et cf. par exemple *Anakeph.* I, 3, GCS 25/163, *Haer.* 1 : 3, *ibid.*, p. 172 ; *Haer.* 3 : 4-9, *ibid.*, p. 177 s.

d'autres termes, le combat contre l'hérésie semble avoir son lieu théologique fort près de l'œuvre du salut telle que la concevaient Athanase et la plupart des théologiens grecs : salut qui défait l'œuvre du Diable en faveur de celle de Dieu. Nous retrouvons ici le thème de la guérison dont nous avons déjà parlé ¹.

2^o *La foi contemporaine des hérésies*

Fait non moins important, la foi est depuis toujours contemporaine des hérésies. Pour les deux premiers états religieux de l'humanité, elle s'identifie même avec les « hérésies » d'alors, grâce à l'identité de la loi naturelle avec la foi chrétienne. « La foi avait alors la forme du christianisme (χριστιανισμοῦ τὴν εἰκόνα) — écrit-il à propos du scythisme — tandis que l'incroyance portait la marque de l'impiété et de la transgression (ἀσέβεια et παρανομία), étant contraire à la loi naturelle. » ²

Cette idée, qu'Epiphane répète à plusieurs reprises et que nous avons déjà relevée, nous semble montrer deux choses : d'une part que la véritable erreur est pour Epiphane, même à cette époque lointaine, un abandon du christianisme, une vraie hérésie chrétienne ; car pour lui il n'y a pas plusieurs religions : seuls existent le christianisme et ses hérésies ; d'autre part, que ces erreurs relèvent toujours d'un véritable choix, puisque la vraie foi est toujours offerte aux hommes simultanément aux erreurs. Cela est vrai même pour l'hellénisme, pour qui Epiphane, ennemi des Origénistes, n'éprouvait que peu de sympathie. Dans son histoire des hérésies grecques, il ne mentionne d'ailleurs pas qu'elles aient renfermé quelque élément de vérité ³.

Pourtant, dans le résumé qui précède le tome I, il dit de l'hellénisme : « Il y avait alors la vraie piété » (θεοσεβείας δὲ χαρακτὴρ ὑπῆρχεν) et en même temps la loi naturelle, qui venait de ces peuples, manifestée depuis le début du monde. Elle toucha en route le barbarisme, le scythisme et l'hellénisme avant de se fondre avec la religion d'Abraham. » ⁴ Même l'hellénisme représente donc pour Epiphane une hérésie qui se présente comme l'alternative du christianisme.

Il va de soi que cette conception s'applique encore plus clairement aux Juifs et Samaritains, détenteurs des Saintes Ecritures. Car pour Epiphane non seulement l'Ancien Testament contient d'innombrables textes qui prouvent les vérités chrétiennes : l'incarnation, le Saint-Esprit, le sacrifice du Christ, le baptême et ainsi de suite

¹ Voir par exemple J. N. D. KELLY : *Early Christian Doctrines*, ch. XIV, en particulier p. 375 ss.

² *Haer.* 2 : 7, GCS 25/175, cf. 2 : 3, *ibid.*, p. 174.

³ *Haer.* 3, GCS 25/176-179 ; *Haers.* 5-8, *ibid.*, p. 183-187.

⁴ *Anakeph.* I, 3, GCS 25/164.

(Gen. 1 : 26, Nomb. 11 : 16, Gen. 49 : 9 ss.) ¹, mais la loi enseigne les types dont le Christ représente l'accomplissement, et les types mêmes prêchent cet accomplissement de sorte que Juifs et Samaritains sont coupables s'ils sont restés pris dans les types sans arriver jusqu'à l'accomplissement ².

Les Samaritains ne connaissent-ils pas, dans le Pentateuque, Abel, Enoch, Joseph, le bâton d'Aaron et d'autres prophéties de la résurrection et l'annonce de la Trinité ? S'ils n'en voient rien et ne se soucient pas d'étudier les livres saints comme il faut, ils restent dans une ignorance coupable ³.

Il y a plus que tout cela. De nombreux personnages de l'ancienne alliance étaient véritablement chrétiens. Les prophètes ont clairement annoncé non seulement le monothéisme, et l'ont cru, mais en lui la Trinité aussi : ἐν τῇ μοναρχίᾳ ἡ τριάς ἀεὶ κατηγογγέλλετο ⁴.

Ou encore : « Les Juifs reçurent l'annonce prophétique du Christ qui viendrait et qui est appelé le vrai prophète de Dieu, l'Ange et le vrai fils de Dieu, qui serait incarné et compté parmi ses frères. C'est ainsi que parlent toutes les Saintes Ecritures, surtout le Deutéronome. » ⁵

Nous voyons donc que pour Epiphane les hérésies scripturaires, elles aussi, sont des abandons coupables de la foi chrétienne.

3° *La foi succède aux hérésies*

Epiphane va très loin dans ses formulations, lorsqu'il parle de la foi qui succède aux hérésies : « L'œuvre salvatrice du Christ apparaît à la suite de ces hérésies et en prenant d'elles ses origines (ἐκ τούτων τῶν αἱρέσεων ... ἐπιφάνη). » ⁶ En même temps, nous voyons ici reparaître le thème de la guérison, car le christianisme, dit Epiphane, « arrête, éteint et émiette les hérésies » (κατέλαβε ... ἔσβεσε ... καὶ διεσκέδασε). ⁷

C'est bien dans le sens d'une conversion des hommes à la foi et non dans celui d'une extirpation historique de l'erreur qu'il faut comprendre ces expressions. Combattre l'hérésie, c'est donc avant tout convertir et guérir les hommes, car Epiphane nous dit très clairement

¹ Voir par exemple *Haer.* 2 : 5, GCS 25/175 ; *Haer.* 8 : 6, 7 s., *ibid.*, p. 192 ; *Haer.* 9 : 4 s., *ibid.*, p. 200 ss. ; *Haer.* 9 : 5, 2 s., *ibid.*, p. 203 ; *Haer.* 20 : 2, *ibid.*, p. 226.

² *Haer.* 8 : 5, 4 s., GCS 25/190 ; 8 : 6, 5 ss., *ibid.*, p. 192 ; 8 : 7, 1, *ibid.*, p. 193.

³ *Haer.* 9 : 2, 2 s., GCS 25/198 ; cf. 9 : 3, 1-5, *ibid.*, p. 199 s.

⁴ *Haer.* 8 : 5, 5, GCS 25/190.

⁵ *Haer.* 8 : 5, 6, GCS 25/191 ; cf. 8 : 7, 2, *ibid.*, p. 193.

⁶ *Lettre-préface*, GCS 25/157.

⁷ *Christianisme*, 1, GCS 25/227.

que l'histoire des hérésies continue après l'époque du Christ par des erreurs qui usurpent son nom ¹.

Pourfendeur attitré des hérésies, Epiphane aurait eu mauvaise grâce à nier l'existence continue des erreurs qui le préoccupaient. D'ailleurs, il relève avec soin la continuité des hérésies postchrétiennes avec les préchrétiennes, dont nous avons déjà fait état à propos de la Gnose Elkasäische ².

Ainsi Epiphane voit son temps sous le même jour que l'histoire sainte. Il pense que le choix entre la vérité et l'erreur lui est imposé toujours de la même façon qu'aux hommes dont parle Col. 3 : 11 ; car l'Incarnation du Christ n'a pas été la fin de l'histoire des hérésies, mais son centre : La doctrine chrétienne, dit-il, « existe depuis toujours, mais grâce à la venue du Christ dans la chair, elle a été révélée au milieu du déroulement chronologique de l'histoire des hérésies dont nous venons de parler, et pour nous, elle a été implantée par la prédication du Christ dans la mémoire des hommes » ³.

PIERRE FRAENKEL

¹ *Lettre-préface*, GCS 25/157 s. ; *Christianisme*, 4, 9, *ibid.*, p. 233.

² Voir *Haer.* 19 : 1, 4 ss., GCS 25/218 ; cf. aussi *infra*, en particulier 19 : 1, 10, *ibid.*, p. 219 ; 19 : 5, 4 ss., p. 223 s. ; 19 : 6, 4, p. 224 ; 20 : 3, 2, p. 226. Voir aussi *Haer.* 53, GCS 31/314 ss.

³ *Lettre-préface*, GCS 25/155. Cf. *De fide* 6 : 8, GCS 37/502.